



Nora
Roberts

Clair-obscur

Harper
Collins
POCHE

NORA ROBERTS

Clair-obscur

Traduction de l'anglais (États-Unis) par
FABRICE CANEPA

Harper
Collins

POCHE

Titre original :
RISKY BUSINESS

Ce livre est publié avec l'aimable autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A.

© 1986, Nora Roberts.

© 2016, HarperCollins France pour la traduction française.

© 2018, HarperCollins France pour la présente édition.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Tél. : 01 42 16 63 63

www.harpercollins.fr

ISBN 979-1-0339-0226-3

1

— Faites attention en montant à bord, conseilla Liz tandis que les passagers traversaient la passerelle menant au *Fantasy*.

Un homme d'une cinquantaine d'années vêtu d'une chemise hawaïenne lui tendit son billet. Il était suivi par une jeune femme portant deux énormes paniers de paille. Elle déposa son chargement et fouilla son sac à main pour y récupérer le ticket bleu que Liz empocha.

Lorsque tous les passagers se trouvèrent à bord, Liz se tourna vers eux en souriant.

— Bienvenue à bord du *Fantasy* ! s'exclama-t-elle.

Elle fit signe à l'un des dockers qui se trouvait sur le quai, et il détacha les amarres qu'il lança sur le pont. Liz les enroula rapidement avant de gagner le petit poste de pilotage. Jetant un coup d'œil à sa montre, elle constata qu'elle avait déjà un quart d'heure de retard. Elle ne pouvait pas retarder l'excursion plus longtemps.

Liz fit démarrer son bateau qui s'écarta lentement du quai. Elle mit le cap à l'est et négocia habilement la sortie du port, malgré l'étroitesse de la passe.

En réalité, elle la connaissait si bien qu'elle aurait probablement pu la traverser les yeux fermés.

Une douce brise s'était levée et caressait son visage bruni par le soleil. Malgré l'heure matinale, la température était déjà très agréable et la journée s'annonçait radieuse.

Seuls quelques nuages cotonneux dérivait dans l'azur du ciel et l'eau que fendait le navire était aussi bleue que le promettaient les guides touristiques vantant les charmes de la côte.

Même après dix ans passés dans la région, Liz continuait d'en apprécier la beauté et la sérénité. C'était cela que venaient chercher les touristes dont elle avait la charge. Ici, ils pouvaient fuir les soucis de leur quotidien, échapper à la routine et jouir pendant quelques jours ou quelques semaines d'un peu de paix et de tranquillité.

Jetant un coup d'œil à ses dix-huit passagers, Liz sourit. Ils se montraient du doigt les bancs de poissons que l'on voyait nager à travers la vitre renforcée qui s'ouvrait dans la coque. Leur admiration et leur enthousiasme étaient évidents.

— Nous allons bientôt aborder le récif corallien de Paraiso, annonça la jeune femme. Il se trouve à une profondeur de trente à cinquante pieds et la visibilité est excellente. Vous devriez voir des étoiles de mer, des mérous, des poissons-perroquets ainsi que de nombreuses espèces de coraux et d'éponges. Les mérous ne sont peut-être pas les plus beaux poissons, mais ce sont des animaux fascinants. A la naissance ils sont tous femelles, puis ils produisent

des œufs, avant de changer de sexe et de devenir des mâles capables de les fertiliser.

Tout en parlant, Liz avait légèrement ralenti pour permettre à ses passagers d'admirer les fonds sous-marins. Elle continua sa description, évoquant successivement les anges royaux aux couleurs éclatantes, les timides gorettes petites-gueules aux écailles argentées, les séduisantes et redoutables anémones de mer et les belles et dangereuses méduses qui se laissaient dériver au gré des courants marins.

Loin de se contenter d'une simple description des animaux et des végétaux qu'ils rencontraient, Liz s'efforçait toujours d'apporter des précisions intéressantes quant à leurs mœurs, leur habitat et leur alimentation. Elle en profitait également pour dispenser certaines mises en garde qui s'avèreraient très utiles lorsqu'ils s'arrêteraient pour explorer le récif Palancar.

Ce petit laïus aurait pu lui sembler routinier et fastidieux après toutes ces années, mais elle était habitée par un amour aussi immodéré que communicatif de la mer et de ses mystérieux habitants. Elle ne se sentait jamais plus libre et plus heureuse que lorsqu'elle se trouvait à la barre de son navire.

L'immensité de l'océan et du ciel avait quelque chose d'exaltant et elle se laissait griser par la majesté des éléments qui lui donnaient l'impression d'appartenir à quelque chose de plus grand et de plus beau que le monde des hommes.

Là, elle était vraiment maîtresse d'elle-même. Elle avait travaillé très dur pour acheter ce bateau

ainsi que trois autres embarcations et la petite boutique de plongée située près de la plage. Il lui avait fallu dix ans pour payer les dettes qu'elle avait contractées.

Pour cela, elle avait dû renoncer à son pays et à tout ce qu'elle connaissait et apprendre à se contenter d'une vie simple et frugale. Mais c'était un sacrifice bien négligeable en regard de la tranquillité d'esprit qu'elle y avait gagnée.

Cette paix, elle la devait en grande partie à Cozumel, cette petite île mexicaine des Caraïbes où elle avait élu domicile. C'était un endroit paradisiaque où elle s'était rapidement sentie chez elle. Les habitants l'avaient acceptée telle qu'elle était. Ils ignoraient tout de la souffrance et de l'humiliation qui l'avaient conduite à fuir les Etats-Unis.

Au fil du temps, elle avait presque fini par oublier cette époque sombre de son existence. D'ailleurs, elle lui devait ce qu'elle avait de plus précieux. Le simple fait de penser à sa fille Faith fit naître sur les lèvres de Liz un sourire attendri.

Dans moins de six semaines, elle quitterait Houston où elle allait à l'école pour venir passer les vacances d'été à Cozumel. Ce n'est qu'à contre-cœur que Liz avait décidé de l'envoyer passer la majeure partie de l'année chez ses grands-parents. Le fait d'être séparée de Faith aussi longtemps lui était pénible, mais l'éducation de sa fille passait avant tout.

Elle ne reculerait devant aucun sacrifice pour pouvoir lui offrir ce qu'il y avait de mieux. C'était pour cela qu'elle s'était battue depuis le départ de

son père. Liz serra les dents, se refusant à penser à lui. Elle regrettait toujours d'avoir succombé à la passion qu'il lui inspirait et d'avoir fait preuve de tant de naïveté.

Mais, sans lui, elle n'aurait jamais eu Faith. Et, en fin de compte, c'était la seule chose qu'elle devait retenir de lui.

— Nous passons actuellement au-dessus d'un avion de la Convair, déclara-t-elle tandis qu'ils parvenaient en vue de l'épave. Contrairement à ce que vous pourriez penser, l'appareil ne s'est pas abîmé en mer suite à un accident. En fait, il a été volontairement immergé par une équipe de cinéma qui voulait y tourner une scène de film. Après le tournage, les autorités ont décidé de le laisser là pour que les plongeurs puissent s'entraîner. Comme vous le voyez, plusieurs d'entre eux sont actuellement en train de l'explorer...

Tout en poursuivant son petit discours, Liz pesta intérieurement contre Jerry. En temps normal, c'était lui qui pilotait le bateau tandis qu'elle effectuait la visite guidée. Ce jour-là, elle allait être obligée de tout faire elle-même.

Ce n'était pas vraiment ce qui l'ennuyait le plus, d'ailleurs. Mais elle regrettait de ne pouvoir consacrer plus de temps à ses clients. Elle aurait aimé pouvoir répondre aux questions qu'ils se posaient peut-être et se montrer plus disponible.

Elle commençait à regretter d'avoir fait confiance à Jerry. Bien sûr, elle n'avait pas vraiment eu le choix. Elle n'avait que quatre autres employés : deux d'entre eux travaillaient à la boutique et les

deux autres devaient superviser l'expédition de plongée qui commençait à midi.

Liz soupira. Après tout, c'était la première fois que Jerry lui faisait faux bond. Jusqu'alors, il avait respecté ses engagements et s'était toujours montré charmant avec les clients.

Ceux-ci l'appréciaient beaucoup. Surtout les femmes qui ne pouvaient résister à l'indéniable pouvoir de séduction qui émanait de lui. Grand, bien bâti, il avait un sourire irrésistible et de magnifiques yeux gris.

Mais ce n'était pas pour son physique que Liz l'avait embauché. Elle avait besoin de revenus et de bras supplémentaires. Aussi n'avait-elle pas hésité à lui louer une chambre et à lui offrir un emploi à temps partiel. Elle espérait cependant qu'il avait une excellente excuse pour ne pas s'être présenté, ce matin-là.

Écartant ces préoccupations, Liz reprit son exposé qu'elle nourrissait aussi bien de ce qu'elle avait appris à l'université où elle s'était spécialisée en biologie marine que de ce que lui racontaient les vieux pêcheurs mexicains avec lesquels elle s'entretenait très souvent.

Parfois, l'un des touristes l'interrompait pour lui poser une question et elle s'efforçait d'y répondre de façon aussi complète que possible, tout en émaillant ses explications d'anecdotes distrayantes et de détails amusants.

Trois de ses passagers étaient mexicains et elle traduisait chacune de ses remarques en espagnol.

Du temps où elle était encore étudiante, elle

rêvait de devenir professeur. Depuis, il lui avait fallu renoncer à cette ambition mais ces promenades en mer étaient pour elle l'occasion de transmettre un peu de son savoir. Et tandis que son navire fendait les flots outremer sur lesquels les rayons du soleil allumaient des éclats argentés, elle songea qu'elle était probablement plus heureuse ici qu'elle ne l'aurait été dans une salle de classe.

La vie lui avait imposé certains choix, mais elle ne les regrettait pas...

Comme elle se faisait cette réflexion, l'une des passagères poussa un hurlement qui lui glaça le sang. Immédiatement, Liz coupa le moteur. Se tournant vers le groupe, elle constata qu'ils fixaient la vitre qui se trouvait au fond du bateau avec horreur.

Ils avaient probablement aperçu l'un des requins qui fréquentaient quelquefois le récif, songea Liz. Ceux-ci atteignaient parfois une taille impressionnante et pouvaient effrayer les touristes.

Alors qu'elle se faisait cette réflexion, une petite fille fondit en larmes et nicha son visage contre la poitrine de sa mère.

— Que chacun garde son calme, conseilla Liz avec un sourire rassurant. Quel que soit l'animal que vous avez vu, il ne peut nous faire aucun mal.

Un homme leva les yeux vers elle et secoua la tête. Malgré son bronzage, il paraissait étonnamment pâle.

— Je crois que vous feriez mieux d'appeler la police, mademoiselle, déclara-t-il d'une voix mal assurée.

Etonnée, Liz s'approcha de la vitre. Elle sentit

alors les battements de son cœur s'emballer et réprima difficilement un accès de nausée. Pas étonnant que Jerry ne se soit pas présenté, ce matin-là, se dit-elle.

Son cadavre gisait sur le sable en contrebas, maintenu au fond de l'eau par une ancre de navire.

Lorsque l'avion s'immobilisa enfin en bout de piste, Jonas détacha sa ceinture et récupéra sa petite valise qui se trouvait dans le coffre à bagages, juste au-dessus de lui. Il attendit avec impatience que l'hôtesse ouvre la porte de l'appareil et sentit brusquement un souffle d'air brûlant balayer la cabine.

Sans attendre, Jonas gagna l'avant de l'appareil et descendit les marches de l'échelle métallique. Lorsqu'il fut sur le tarmac, il accorda à peine un regard aux palmiers dont la silhouette gracieuse se détachait contre le ciel d'un bleu immaculé.

Plissant les yeux pour lutter contre l'éblouissement, il se dirigea à grands pas vers l'aéroport. Le costume noir qu'il portait tranchait avec les couleurs chamarrées qu'arboraient la plupart des autres passagers.

Son visage était dépourvu d'expression, peut-être à cause des efforts qu'il faisait pour contenir la colère et le chagrin qui l'habitaient en cet instant. Jonas n'avait aucun bagage à récupérer en soute et passa donc rapidement la douane.

Lorsqu'il se retrouva enfin dans le terminal, une joyeuse confusion y régnait. De petits groupes discutaient çà et là, plaisantant et riant sans lui

prêter la moindre attention. Il se fraya un chemin jusqu'au comptoir des loueurs de voitures.

Quinze minutes à peine après avoir atterri, Jonas quittait l'aéroport au volant d'une Ford flambant neuve. Suivant les indications de la jeune femme qui la lui avait louée, il se dirigea vers le centre-ville.

La chaleur était étouffante et Jonas se prit à regretter son bureau climatisé. Il y avait passé la majeure partie de son temps, au cours de ces dernières semaines. L'affaire dont il s'occupait alors exigeait des recherches approfondies.

Mais il était parvenu à trouver une faille dans le dossier de l'accusation et son client avait ainsi échappé à dix ans de prison ferme. Satisfait, Jonas avait décidé de s'accorder deux semaines de vacances à Paris. Après dix-huit mois de travail acharné, il se réjouissait à l'idée de déambuler dans les rues de cette vieille capitale, de visiter le Louvre et de profiter des délices de la gastronomie à la française.

C'est alors qu'il avait reçu cet appel du Mexique. Pendant quelques minutes, il avait été incapable de comprendre ce dont il s'agissait exactement. Connaissant Jeremiah, il avait tout d'abord pensé que celui-ci s'était fait arrêter pour l'une de ces arnaques dont il était coutumier.

Lorsqu'il avait enfin compris que son frère venait de se faire tuer, il était resté hébété, incapable de prendre la mesure de ce qui s'était réellement passé. Sonné, il avait demandé à sa secrétaire de lui réserver un billet d'avion pour Cozumel. Puis il avait appelé ses parents pour leur annoncer la triste nouvelle.

Et voilà qu'il se trouvait au Mexique pour identifier le corps et le ramener chez eux. Jonas luttait contre le chagrin qui l'assaillait. Il avait toujours su que ce jour viendrait. Jerry passait son temps à jouer avec le feu et il avait fini par se brûler.

Depuis leur enfance, son frère avait toujours été un rebelle. Il défiait toute forme d'autorité, multipliait les combines tordues et s'acoquinait avec des personnes peu recommandables. Une fois, il avait déclaré en riant que si Jonas était devenu avocat, c'était uniquement pour le tirer d'affaire. En un sens, c'était peut-être vrai...

Alors que Jonas avait les pieds sur terre, Jerry avait toujours été un rêveur. Quand Jonas s'abrutissait de travail, Jerry se complaisait dans une incorrigible paresse. Ils semblaient représenter les deux faces d'une même pièce. Et, aujourd'hui, Jonas avait l'impression terrifiante d'avoir perdu une partie de lui-même.

Il finit par arriver dans le centre de San Miguel et trouva le commissariat qui était situé sur le port. C'était un endroit ravissant. Plusieurs barques de pêche colorées étaient tirées sur le rivage. La mer était d'un bleu profond, presque vert, et scintillait sous le ciel d'azur. Même l'affluence des touristes ne parvenait pas à gâcher la beauté des lieux.

Malheureusement, Jonas n'était pas venu pour profiter des charmes de l'endroit. Il se gara donc non loin du *zocalo* et descendit de voiture pour se diriger vers le commissariat. Il savait qu'étant donné la façon dont Jerry était mort, il passerait sans doute plusieurs heures à remplir divers papiers.

Lorsqu'il se présenta au jeune planton qui assurait la permanence, celui-ci comprit aussitôt la raison de sa visite. Sans attendre, il le conduisit dans le bureau du commissaire, le capitaine Morales.

Morales était un homme d'une quarantaine d'années, d'aspect direct et engageant. Il était né à Cozumel et avait toujours veillé à ce que son île conserve la réputation de calme et de tranquillité qui attirait les touristes du monde entier.

Il était très fier de son éducation, de son métier et de ses quatre enfants. Le cinquième était sur le point de naître et il attendait cette occasion avec impatience. C'était un homme paisible qui aimait la musique classique et les vieux films en noir et blanc.

Evidemment, sa profession l'avait amené à côtoyer toutes sortes de gens aux mœurs peu recommandables. San Miguel était un port et les marins qui y séjournaient brièvement déclenchaient parfois de mémorables bagarres dans les bars des docks.

Mais les meurtres étaient rares. Et le fait que la victime soit un citoyen américain rendait la situation plus préoccupante encore. D'autant que Morales n'avait aucun doute quant à la nature de ce méfait : il ne s'agissait pas d'un homicide involontaire ou d'un crime passionnel, mais bien d'un acte mûrement réfléchi et accompli par un spécialiste.

Le problème était de savoir ce qu'un tueur professionnel pouvait bien faire à Cozumel. Lorsque Morales aurait répondu à cette question, il serait débarrassé une fois pour toutes de cette menace.

En attendant, il conduisit Jonas à la morgue où se trouvait le corps de son frère. Lorsqu'il souleva le drap qui recouvrait son visage, il vit l'américain pâlir brusquement et serrer les dents.

— Est-ce que c'est bien lui, monsieur Sharpe ? demanda-t-il d'une voix très douce.

— Oui, articula Jonas.

Morales hocha la tête et recula d'un pas pour lui laisser un peu de temps pour se reprendre. Mais Jonas en était incapable. Il aurait pu rester des heures à contempler le visage de son frère sans parvenir à appréhender la réalité de sa mort.

Jerry avait toujours cherché les raccourcis. Il avait choisi la facilité. Il avait souvent bafoué les principes sur lesquels Jonas avait fondé sa propre existence. Mais il avait toujours été plein d'énergie et de vie. Sa mort était inacceptable, absurde.

Jonas serra les dents, terriblement conscient de sa propre impuissance. Cette fois, il ne pouvait rien faire pour lui. Et cette certitude faisait naître en lui un mélange de frustration, de colère et de culpabilité.

— Je suis désolé, soupira Morales.

Jonas hocha la tête, s'efforçant de contenir la douleur qui le rongait impitoyablement.

— Qui a tué mon frère, capitaine ? demanda-t-il d'une voix sourde.

— Je l'ignore. Mais je suis bien décidé à le découvrir le plus rapidement possible.

— Est-ce que vous avez une piste ?

Morales lui fit signe de le suivre et les deux

hommes quittèrent la morgue, située au sous-sol, pour regagner le bureau du commissaire.

— Votre frère ne se trouvait à Cozumel que depuis trois semaines, expliqua-t-il. Pour le moment, nous interrogeons tous ceux qui ont été en contact avec lui pendant son séjour. Je suis convaincu que l'un d'eux nous mettra sur la voie.

— Comment pouvez-vous en être aussi sûr ? demanda Jonas d'une voix qui trahissait une colère sourde.

Il s'en voulut de s'en prendre à Morales de cette façon, mais il était incapable de contenir le sentiment de révolte qui l'habitait.

— C'est mon île, répondit calmement le commissaire. Si quelqu'un y a commis un meurtre, je le découvrirai.

— Même s'il s'agit d'un professionnel ? demanda Jonas. Car nous savons tous deux que tel est le cas.

Morales ne répondit pas immédiatement.

— Tout ce que je peux vous dire avec certitude, à l'heure actuelle, répondit-il enfin, c'est que votre frère a été abattu par balle. Je finirai par découvrir, où, pourquoi et par qui. Mais j'aurai besoin pour cela de toutes les informations que vous pourrez me fournir au sujet de Jerry.

Jonas contempla fixement l'escalier en haut duquel ils venaient de s'arrêter. Finalement, il détourna son regard et soupira.

— J'ai besoin de prendre l'air, déclara-t-il.

Morales hocha la tête et l'accompagna jusqu'à la porte. Ils quittèrent le bâtiment et Jonas tira de

la poche de sa veste un paquet de cigarettes. Il en alluma une et tira une longue bouffée.

— Pourquoi votre frère est-il venu à Cozumel ? lui demanda enfin Morales.

— Je n'en sais rien, répondit Jonas. Je suppose qu'il avait envie de voir des palmiers...

— Cela pourrait-il être lié à son travail ?

Jonas émit un petit ricanement ironique.

— Jerry aimait dire qu'il était en *free lance*. La vérité, c'est qu'il ne travaillait que lorsqu'il y était vraiment obligé.

Jonas se garda de préciser que, le plus souvent, il se contentait de l'appeler ou de contacter ses parents pour leur demander de l'argent. En réalité, Jerry avait toujours été pour eux une source d'agacement autant que de joie. Il savait tour à tour se montrer le plus énervant et le plus charmant des hommes.

— Jerry était toujours à la recherche d'un endroit où l'herbe serait plus verte, reprit Jonas. Il passait d'un petit boulot à l'autre, multipliait les combines en espérant toujours décrocher la timbale... La dernière fois que je l'ai eu au téléphone, il y a deux semaines de cela, il donnait des cours de plongée.

— C'est exact, acquiesça Morales. Il travaillait à mi-temps pour Elizabeth Palmer au Corail Noir. C'est une boutique spécialisée dans les articles de plongée.

— Palmer ? C'est la fille avec laquelle il vivait, n'est-ce pas ?

— Pas tout à fait, corrigea Morales. Mlle Palmer lui louait une chambre. C'est elle qui a découvert

le corps de votre frère au cours d'une promenade en mer.

Jonas hocha la tête. Jerry lui avait décrit Liz Palmer comme une fille canon qui préparait les meilleures tortillas du monde. Sur le coup, Jonas avait cru qu'il s'agissait de sa dernière petite amie en date.

— Pourriez-vous me donner son adresse ? demanda-t-il à Morales. Je suppose que les affaires de mon frère se trouvent toujours là-bas...

— Effectivement. Je dois également vous remettre les effets personnels que l'on a trouvés sur lui. Nous avons déjà passé en revue ce qui se trouvait chez Mlle Palmer.

— Et mon frère ? Quand pourrai-je le ramener à la maison ?

— Je ferai en sorte de compléter tous les papiers nécessaires aujourd'hui. J'aurai besoin de votre déclaration. Il vous faudra aussi remplir quelques formulaires, j'en ai peur.

Morales observa les traits tirés de Jonas et sa mâchoire crispée.

— Je suis vraiment désolé de devoir vous imposer tout cela.

L'Américain se contenta de hausser les épaules.

— Ce n'est pas votre faute. Nous devrions nous y mettre tout de suite. Plus vite nous en aurons terminé, mieux cela vaudra.

*
* *

Liz pénétra dans la maison et alluma les lumières. Les deux ventilateurs qui se trouvaient au plafond se mirent à tourner paresseusement et leur ronronnement régulier la rassura. Cela faisait vingt-quatre heures qu'une migraine impitoyable la taraudait, ne lui laissant aucun répit.

Elle gagna la salle de bains et avala deux nouvelles aspirines sans se faire la moindre illusion sur leur efficacité. Puis elle se déshabilla et se fit couler une douche. Le contact de l'eau brûlante la réconforta un peu.

Elle ne parvenait toujours pas à chasser le souvenir du corps de Jerry flottant entre deux eaux. Son regard vide et fixe la poursuivait jusque dans ses rêves et elle s'éveillait régulièrement en sursaut, le corps couvert de sueur. Ce n'était pas tous les jours qu'elle repêchait un cadavre au cours de l'une de ses excursions. Et le fait qu'il s'agisse de quelqu'un qu'elle connaissait ne faisait qu'ajouter à l'horreur de cette macabre découverte.

Bien sûr, elle n'avait pas très bien connu Jerry. Mais, durant les quelques jours qu'il avait passés chez elle, il avait fait preuve d'humour et de gentillesse. Il avait dormi dans le lit de sa fille et ils avaient partagé leurs repas. Combien de temps encore verrait-elle son visage blafard, chaque fois qu'elle fermerait les yeux ?

Le pire avait été de devoir répondre à toutes les questions des policiers et de les regarder fouiller les affaires de Jerry. Elle s'était efforcée de leur dire tout ce qu'elle savait de lui, c'est-à-dire fort peu de chose. Jerry était un Américain à la langue bien

pendue. C'était un séducteur impénitent. Il était beau garçon, grande gueule et paresseux.

Une fois, il avait fait allusion à un coup qui lui permettrait bientôt de faire fortune. Evidemment, elle n'avait accordé que peu de crédit à cette déclaration. Jerry n'était pas le genre d'homme à réussir dans la vie : il manquait d'ambition et ne travaillait que lorsqu'il y était réellement obligé.

Et il n'avait pas l'étoffe d'un criminel. Elle ne l'imaginait pas en train de dévaliser une banque ou de réussir un détournement de fonds.

Lorsque Morales lui avait alors demandé s'il s'était agi d'une simple vantardise, elle avait pourtant dû reconnaître que, sur le coup, Jerry avait semblé très sûr de lui. Si elle avait été plus jeune et plus naïve, elle aurait même pu se laisser convaincre. Mais l'expérience lui avait enseigné que l'argent ne tombait jamais du ciel...

Brusquement, Liz réalisa que le capitaine Morales ne lui avait pas dit ce qu'elle était censée faire des affaires que Jerry avait laissées dans sa chambre. Sur le coup, elle n'avait pas pensé à lui poser la question. Le mieux, décida-t-elle, serait de les ranger dans un carton et de les emmener au commissariat.

La famille de Jerry aimerait certainement les récupérer. Une fois ou deux, il avait fait allusion à un frère. Apparemment, ce dernier était très différent de lui. Jerry l'avait décrit comme un perfectionniste qui passait son temps à travailler sans penser à prendre du bon temps. Dans la bouche de Jerry, il s'agissait d'une critique sans appel.

Liz soupira et sortit de la douche. Elle se sécha vigoureusement et enfila un peignoir de bain. En pénétrant dans sa chambre, elle sourit tristement. Quelques jours après avoir emménagé chez elle, Jerry avait essayé de la séduire. Il avait même été jusqu'à l'embrasser.

Mais elle n'avait eu aucun mal à le repousser. Il avait accepté la chose avec humour et, par la suite, n'avait jamais renouvelé sa tentative. Ils étaient restés en bons termes. Au fond, cela n'avait rien d'étonnant. Jerry était doué d'un excellent naturel. C'était un doux rêveur.

Pour la première fois depuis qu'elle avait retrouvé son corps, elle se demanda si ce n'étaient pas ses rêves qui l'avaient tué.

Mais elle ne pouvait plus continuer à penser à lui. C'était bien trop douloureux. Le mieux à faire était d'emballer ses affaires et de les apporter au commissariat. Une perspective qui n'avait vraiment rien de réjouissant.

Le cœur lourd, elle gagna la chambre de Faith. En avisant la collection de poupées de sa fille, elle se rappela le sourire amusé de Jerry, lorsqu'elle lui avait montré où il pourrait dormir. Il lui avait demandé malicieusement s'il avait le droit de dormir avec l'une des nombreuses peluches.

Liz s'efforça de bannir ce souvenir et entreprit de ranger dans le sac à dos de Jerry les T-shirts qui étaient posés dans le placard. Elle sentit alors de grosses larmes rouler sur ses joues. C'était injuste. Comment un homme si jeune, si plein de vie, pouvait-il mourir de cette façon atroce ?

Bien sûr, il n'avait pas eu le temps de devenir un ami. Mais il vivait chez elle et dormait dans la chambre de sa fille. Ils avaient partagé leurs repas, avaient pris l'apéritif ensemble presque tous les jours.

Et pourtant, elle savait si peu de chose à son sujet... Brusquement, elle regretta de ne pas s'être intéressée un peu plus à lui, de ne pas lui avoir demandé qui il était vraiment ni d'où il venait. A présent, elle n'en aurait plus jamais l'occasion...

A cet instant, quelqu'un frappa à la porte. Liz s'essuya les yeux et prit une profonde inspiration. Il fallait qu'elle se ressaisisse. Pleurer ne ramènerait pas Jerry. Il était mort et elle ne pouvait plus rien pour lui.

D'un pas plus décidé, Liz se dirigea vers le hall d'entrée. Son mal de tête commençait lentement à refluer et elle se sentait déjà un peu mieux. Cette impression ne dura que le temps qu'elle ouvre la porte.

Pendant ce qui lui parut une éternité, elle resta figée, les yeux agrandis par la stupeur.

— Jerry ? articula-t-elle enfin d'une voix étranglée.

— Vous êtes bien Elizabeth Palmer ?

Liz hocha la tête, incapable de répondre. Elle ne croyait pas aux fantômes. Jusqu'à ce jour, elle avait toujours pensé que le monde était régi par des lois immuables. La terre tournait autour du soleil, les saisons se succédaient et les morts ne revenaient pas à la vie.

Mais voilà que Jerry se trouvait sur le seuil de sa

porte. Une expression légèrement agacée se peignit sur son visage et il fit un pas vers elle.

— Etes-vous Liz Palmer ? demanda-t-il de nouveau.

— Ce n'est pas possible, murmura la jeune femme.

Elle ne parvenait pas à détacher son regard de ce visage si familier. Elle reconnaissait ce regard sombre, cette légère fossette au menton, ces cheveux noirs légèrement ondulés...

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle.

— Jonas Sharpe. Jerry était mon frère jumeau.

Le soulagement qui envahit Liz était si intense que tout son corps fut parcouru d'irrépressibles tressaillements. Les battements de son cœur retrouvèrent progressivement leur rythme normal.

Elle commençait à distinguer de légères différences entre les deux hommes. Les cheveux de Jonas étaient plus courts que ceux de son frère. Jamais ce dernier n'aurait accepté de porter un costume aussi sombre et élégant, totalement déplacé sous ces latitudes.

Et puis, il y avait cette expression qui se lisait dans les yeux de Jonas : une distance glacée qui contrastait avec l'ironie amicale qui caractérisait Jerry.

— Vous l'avez fait exprès ! s'exclama-t-elle d'une voix accusatrice. Vous saviez comment je réagirais en ouvrant la porte !

— Peut-être, admit-il en haussant légèrement les épaules.

— Vous êtes un monstre, monsieur Sharpe !

Un léger sourire joua sur ses lèvres.

— Puis-je entrer ? demanda-t-il.

Elle hésita un instant puis jugea qu'elle ne pouvait décemment pas lui interdire de voir la maison où son frère avait passé ses derniers jours. Elle s'effaça donc pour le laisser entrer et l'accompagna jusqu'au salon. Là, ils s'assirent l'un en face de l'autre.

Jonas jeta un coup d'œil à la pièce. Ce n'était pas le regard d'un étranger, curieux de découvrir la maison d'une inconnue. Il y avait quelque chose de froid et de méthodique dans la façon dont il paraissait analyser chaque meuble, chaque bibelot.

Le salon n'était pas très grand. A peine plus que le bureau de Jonas. Liz Palmer semblait aimer les couleurs vives et chatoyantes. La pièce était encombrée, surchargée de meubles et d'éléments de décoration complètement disparates.

On y trouvait des masques mayas accrochés aux murs, des tapis aux motifs mexicains de teintes différentes, de gros vases peints en bleu qui contenaient d'éclatantes fleurs jaunes qui commençaient à perdre leurs pétales.

La grande table que l'on distinguait dans la salle à manger attenante était couverte d'une fine couche de poussière qui prouvait que la jeune femme ne passait guère de temps à faire le ménage.

Liz profita de cette inspection pour observer plus attentivement Jonas. La ressemblance était troublante, mais l'impression qui émanait des deux frères était radicalement différente. Opposée, même. Curieusement, il paraissait difficile d'imaginer deux personnalités plus dissemblables.

Jerry était avenant, sympathique et amical. Jonas, au contraire, paraissait froid, distant et hostile. En d'autres circonstances, elle n'aurait certainement pas hésité à le mettre à la porte. Mais il venait de perdre son frère et cela expliquait certainement en partie son comportement.

— Je suis désolée de ce qui s'est passé, monsieur Sharpe. Cela doit être un moment difficile pour vous...

Il se tourna vers elle et elle fut parcourue par un nouveau frisson. Il était en train de l'observer du même regard froid et méticuleux dont il avait inspecté la pièce quelques instants plus tôt.

Liz ne ressemblait pas du tout à l'image qu'il s'était faite d'elle. Son visage était plutôt anguleux et énergique : des pommettes bien découpées, un nez fin et droit, un menton légèrement pointu. Paradoxalement, cela ne faisait que renforcer le charme qui émanait d'elle. On aurait dit une fée ou un elfe, songea-t-il.

C'était peut-être à cause de ses immenses yeux bruns taillés en amande ou bien de sa bouche aux lèvres pleines qui lui conférait un mélange de sensualité et de vulnérabilité.

Le peignoir qu'elle portait dévoilait de longues jambes bronzées. Ses mains qui reposaient sur les accoudoirs du fauteuil n'étaient ornées d'aucun bijou, et elle n'était pas maquillée.

— Difficile pour vous aussi, remarqua-t-il enfin.

Liz se tortilla sur son fauteuil, terriblement mal à l'aise. L'espace de quelques instants, elle avait eu la désagréable impression d'être un insecte exposé

aux observations d'un entomologiste méticuleux. Une fois de plus, elle se répéta que Jonas devait être très éprouvé par les récents événements et que cela expliquait peut-être en partie son attitude.

— C'est vrai, acquiesça-t-elle. Jerry était quelqu'un de bien...

— Comment l'avez-vous rencontré ? coupa Jonas.

Liz se redressa, la mâchoire légèrement crispée. Visiblement, cet homme n'avait que faire de sa sympathie. Il voulait des faits, juste des faits, et c'était donc ce qu'elle lui offrirait.

— Il est venu à ma boutique, il y a quelques semaines de cela. Il s'intéressait à la plongée.

Jonas hocha la tête, enregistrant chaque détail.

— Je tiens un magasin près de la plage, expliqua Liz. Nous vendons et nous louons du matériel de plongée, nous proposons des baptêmes et des cours. Jerry était un plongeur expérimenté et je lui ai proposé de travailler pour moi. Il donnait quelques leçons et accompagnait les touristes lors des excursions.

— Il ne vous a pas proposé de s'associer avec vous ? demanda Jonas.

L'expression qui passa alors dans les yeux de la jeune femme le surprit : un mélange d'amusement, de fierté et de dédain.

— Je ne veux pas d'associé, monsieur Sharpe. Jerry travaillait pour moi, c'est tout.

— C'est tout ? répéta Jonas. Je croyais qu'il vivait ici.

Liz comprit ce qu'il sous-entendait. Les policiers l'avaient déjà interrogée au sujet de la nature exacte

de ses relations avec Jerry. Elle y avait répondu et ne tenait pas à recommencer. De toute façon, quelque chose lui disait que Jonas ne la croirait pas.

— Je vais vous montrer où se trouvent ses affaires, déclara-t-elle.

Elle se leva et se dirigea vers la chambre de sa fille. Après un instant d'hésitation, Jonas lui emboîta le pas.

— Je venais juste de commencer à les emballer lorsque vous êtes arrivé, expliqua-t-elle. Mais je suppose que vous préférerez vous en charger vous-même. Prenez tout le temps qu'il vous faudra.

Elle fit mine de se détourner mais Jonas lui prit le bras. Il ne la regardait pas mais contemplait la chambre de Faith. Il remarqua les poupées alignées sur l'une des étagères ainsi que les habits de son frère, posés sur le lit. Cette vision était plus douloureuse encore qu'il ne l'avait imaginé.

— Il n'avait que cela ?

— Je n'ai pas encore vidé les tiroirs, répondit-elle. Mais la police a tout inspecté.

Liz détacha alors la serviette qui retenait ses cheveux et une cascade de mèches blondes humides retomba sur ses épaules. Cela lui donnait un aspect encore plus vulnérable et Jonas regretta de s'être montré si dur avec elle.

— Je ne sais quasiment rien de la vie de Jerry, lui dit-elle. Je lui ai loué cette chambre. C'est celle de ma fille. Elle va à l'école aux Etats-Unis...

Liz jeta un dernier regard à la pièce et soupira. Finalement, elle se détourna et le laissa seul.

Il fallut moins de vingt minutes à Jonas pour

rassembler les maigres possessions de son frère. Celui-ci avait toujours aimé voyager léger. Jonas déposa le sac de Jerry dans le salon et parcourut la maison à la recherche de Liz.

Ce fut vite fait. En plus du salon, de la salle à manger et de la chambre de sa fille, il n'y avait que deux autres pièces : la chambre de la jeune femme qui était décorée de couleurs vives et dans laquelle flottait une légère odeur d'encens, et la cuisine où elle était en train de se préparer du café.

En sentant cette odeur, Jonas se souvint qu'il n'avait rien avalé depuis le petit déjeuner qu'il avait pris dans l'avion. Liz avait dû l'entendre approcher car, sans même se retourner, elle remplit une autre tasse.

— Vous voulez du lait ou de la crème ? demanda-t-elle.

— Rien merci, répondit Jonas en passant la main dans ses cheveux pour chasser le sentiment d'irréalité qu'il sentait monter en lui.

Il avait l'impression d'être plongé dans un cauchemar dont il ne parvenait pas à s'arracher.

Lorsque Liz se retourna pour lui tendre sa tasse, elle ne put réprimer un léger sursaut.

— Je suis désolée, s'excusa-t-elle. Vous lui ressemblez tellement...

— Est-ce que cela vous met mal à l'aise ?

— Un peu, avoua-t-elle.

Jonas avala une gorgée de café qui l'aida à recouvrer ses esprits.

— Vous n'étiez pas amoureuse de lui, n'est-ce pas ? demanda-t-il brusquement.

Liz lui jeta un regard étonné. Elle ne s'était pas attendue à une question aussi directe de sa part.

— Je ne l'ai connu que quelques semaines, répondit-elle. Il travaillait pour moi, c'est tout. Je l'aimais bien, pourtant. Il était plein d'humour et n'hésitait jamais à jouer de son charme. Je n'ai jamais eu autant de clientes de sexe féminin que lorsqu'il donnait des leçons...

Jonas détourna les yeux et elle comprit combien il devait souffrir en cet instant.

— Je suis désolée, murmura-t-elle.

— Il n'y a pas de quoi, soupira-t-il.

Depuis qu'elle l'avait laissé dans la chambre qu'occupait Jerry, elle s'était habillée. Le T-shirt et le jean qu'elle portait prouvaient qu'elle ne se souciait pas de son apparence et préférait les vêtements confortables aux tenues plus élégantes. Jerry avait pourtant toujours choisi des femmes sophistiquées et coquettes.

— Votre description est très fidèle, reprit-il. Mon frère pouvait être quelqu'un de très superficiel.

— Mais c'était quelqu'un de bien. Il ne méritait pas ce qui lui est arrivé. Et j'espère que la police parviendra à retrouver celui ou ceux qui ont fait ça...

Les yeux de Jonas se durcirent et elle comprit combien il pouvait être dangereux lorsqu'on le poussait à bout. Il lui faisait penser à un prédateur s'apprêtant à bondir sur sa proie.

— Ils finiront par être pris, déclara-t-il. Savez-vous quoi que ce soit qui pourrait nous aider à les identifier ?

— La police me l'a déjà demandé. Malheureusement,

je ne sais rien. Je vous l'ai dit : je ne connaissais pas très bien Jerry.

— Tout de même, il travaillait pour vous. Et vous viviez ensemble.

— Il ne parlait pas beaucoup de lui-même, répondit-elle. Et j'avoue que je ne lui ai pas posé beaucoup de questions.

Elle se détourna et contempla le ciel d'azur que l'on apercevait par la fenêtre. Elle n'avait plus envie de penser à Jerry. C'était trop douloureux. Et elle en avait assez que les gens l'interrogent à son sujet. Tout ce qu'elle voulait, c'était retrouver la vie paisible et sans histoire qu'elle s'était bâtie depuis qu'elle était arrivée à Cozumel.

Mais son intuition lui soufflait que Jonas n'était pas le genre d'homme à se laisser décourager facilement. Et il paraissait bien décidé à faire tout ce qui était en son pouvoir pour retrouver l'assassin de son frère.

— Je l'ai répété à la police, reprit-elle. Jerry travaillait pour moi, c'est vrai. Mais je ne le voyais que quelques heures par jour. J'ignore ce qu'il faisait de ses nuits, qui il fréquentait sur l'île et à quoi il occupait ses heures de liberté. Tant qu'il payait la location de sa chambre et se présentait à la boutique le matin, je n'avais aucune raison de lui poser la moindre question.

Elle fit de nouveau face à Jonas et le regarda droit dans les yeux.

— Je suis désolée pour votre frère, lui dit-elle. Et je suis désolée pour vous. Mais cette histoire ne me concerne pas.

— Je ne suis pas d'accord, mademoiselle Palmer.

— C'est votre droit le plus strict. Mais cela n'y change rien.

— Je tiens néanmoins à en discuter avec vous.

— C'est inutile. J'ai dit tout ce que je savais à la police. Vous n'avez qu'à les interroger. Le capitaine Morales se fera un plaisir de répondre à vos questions.

Un silence pesant plana entre eux, semblant s'éterniser. Finalement, Jonas tira son portefeuille de la poche intérieure de sa veste.

— Est-ce que mon frère vous devait quelque chose, pour la chambre ?

Liz se raidit brusquement, comme s'il venait de la gifler. Comment pouvait-il s'imaginer qu'elle accepterait son argent alors que Jerry était mort ? Peut-être était-ce une façon déguisée de l'insulter...

— Jerry ne me devait rien. Et vous non plus. Je vous demanderai donc de partir dès que vous aurez fini votre café.

— J'ai fini, répondit Jonas en reposant sa tasse sur la table de la cuisine. Pour le moment, du moins.

Une fois de plus, il l'observa. Peut-être ne mentait-elle pas. Peut-être n'y avait-il rien eu entre son frère et elle. Mais elle était la dernière personne à l'avoir vu vivant et, qu'elle en ait conscience ou pas, elle possédait sûrement certaines informations qui pourraient l'aider à retrouver le meurtrier de son frère.

Il ne comptait donc pas la laisser se débarrasser de lui aussi facilement.

— Bonsoir, mademoiselle Palmer, lui dit-il avant de se détourner pour quitter la pièce.

Liz le suivit des yeux tandis qu'il gagnait la porte d'entrée. Quelques instants plus tard, elle se referma derrière lui et elle sentit la tension qui l'habitait se dénouer progressivement.

Mais lorsqu'elle ferma les yeux, elle revit l'image du corps de Jerry flottant entre deux eaux. Ses yeux grands ouverts paraissaient lui jeter un regard accusateur. Avec une pointe de désespoir, elle se demanda si cette vision finirait un jour par disparaître et si elle pourrait enfin retrouver la paix.

NORA ROBERTS

Clair-obscur

Ile de Cozumel, Mexique.

Au cours d'une sortie en bateau qu'elle a organisée pour des touristes, Liz découvre avec effroi, au fond de l'eau, le corps sans vie d'un de ses employés, tué d'une balle dans la tête. Qui a pu commettre ce meurtre atroce ? Cette question angoissante la hante toujours lorsque, quelques jours plus tard, arrive sur l'île le frère jumeau de la victime, Jonas Sharpe, avocat à Philadelphie. Un homme sombre, déterminé, et visiblement prêt à tout pour découvrir la vérité. Un homme auprès de qui Liz ressent aussitôt un trouble déstabilisant...

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Fabrice Canepa.

Harper
Collins
POCHE

www.harpercollins.fr

71.5445.1

7,90 €



9 791033 902263